

vosre travail ! Tenez ! avouez avec moi qu'il vaut bien mieux porter des habits grossiers, mais avoir du grain au grenier et du lard au saloir, que d'étaler de riches étoffes sur son dos, et se constituer les serviteurs d'étrangers pour se les procurer. Et vous n'avez pas oublié que si parfois le pain du pauvre colon est rude et noir, il a pour le digérer un estomac activé par l'air pur et salubre qu'il respire sans cesse et par la satisfaction qu'il éprouve de pouvoir suffire au besoin de sa famille, tout en demeurant au milieu des siens, en conservant en paix ses pratiques de religion, ces coutumes et ces usages de la patrie qui sont si chers à tous ceux qui ont tant soit peu de patriotisme au cœur ?

« Nos Canadiens parurent ébranlés de la force de ces raisons et n'osèrent entreprendre de les refuter ; Ils n'eurent pas non plus le courage d'en reconnaître la justesse et d'avancer qu'ils avaient fait mauvaise route ; mais il ne nous fut pas difficile de voir par l'air soucieux que leur inspirèrent ces réflexions qu'ils donnaient comme malgré eux leur assentiment.

« Et la religion continuâmes-nous, comment la pratiquez-vous ?

— « Oh ! pour la religion dit l'un, nous avons tout ce qu'il nous faut ici ; nous avons notre église, avec un prêtre et toutes les choses nécessaires à l'exercice du culte. La religion, dit dit un autre, celui qui en a un peu la pratique partout. Bah ! la religion, dit un troisième, qui ignorait que nous fussions prêtre, les Américains s'en passent bien, et nous pouvons nous en passer comme eux.

— « Non, mon ami, dites-nous à ce dernier, je vois que le séjour des Etats a déjà produit ses fruits chez vous ; suffit, vivez en chien, et vous irez chercher leur paradis. C'est vrai, poursuivimes-nous en nous adressant aux autres, que celui qui le veut peut pratiquer sa religion partout, mais vous avouerez qu'au milieu des mauvais exemples et des scandales, la chose est bien plus difficile qu'ailleurs. Si au Canada, parmi des parents chrétiens, au milieu d'amis religieux, avec tous les bons exemples et les instructions qu'on a tous les jours, on oublie parfois encore la route du devoir, que doit-il donc en être ici, où tout le monde à peu près, croit se passer de religion, ou du moins n'en conserve qu'un simulacre ? Et comment résister au torrent du vice de l'immoralité de tout genre, qui coule ici de tout côté, et que vous avez sans cesse sous les yeux ? Oh ! je le sais pertinemment, il en est que trop de nos canadiens qui subissent l'influence délétère du milieu corrompu, sans foi, sans pudeur, dans lequel ils se trouvent plongés. . . . »

*Courrier d'Outaouais.*

### A propos de colonisation

Un ami du *Journal des Trois-Rivières* lui adresse les intéressants détails qui suivent :

Mademoiselle M. . . restée très riche héritière à la mort de ses parents voulut, après avoir terminé son cours au Sacré-Cœur, aller vivre à la campagne pour y jouir des beautés de la nature, que les personnes de sa condition se contentent souvent de ne goûter qu'en peinture et en imagination. Elle choisit pour fixer sa demeure, un beau site au milieu des Laurentides, non loin de Ste. Agathe, sur les bords d'un de ces lacs enchanteurs qui rivalisent de beauté avec ceux de la Suisse. Ce lac, formé de baies profondes, se déroba au regard derrière les montagnes couvertes de belles forêts qui ombragent ses bords, est tout entier dans les domaines de la jeune héritière. C'est son lac à elle, avec tout ce qu'il renferme de gibier, de poisson ; ses rives pittoresques, ses eaux profondes.

Elle a fixée sa résidence à quelques pas d'une de ces baies, sur le chemin de colonisation qui doit relier les établissements de la rive du Nord avec ceux de l'Ottawa.

A l'endroit où l'on voyait encore au printemps dernier une petite cabane de bois rond, on admire aujourd'hui un modeste mais élégant cottage, aux ouvertures régulières ; un escalier rustique et propre, et une galerie ombragée vous conduisent à une grande porte d'entrée.

Si vous franchissez le seuil, où la curiosité vous attire, vous êtes tout surpris de vous trouver dans de jolis appartements, meublés avec autant d'élégance que ceux de nos villes. L'hô-

tesse est charmante, pleine de cordialité ; elle reçoit avec les manières distinguées et le bon ton de la haute aristocratie ; bref, vous passez là un quart d'heure charmant.

Si vous voulez visiter l'établissement, vous y trouverez toutes les dépendances nécessaires à une ferme en très bon ordre : hangars, granges, étables, caveaux aux légumes ; une basse-cour populeuse et florissante ; un jardin potager des mieux fournis ; les fleurs n'y manquent pas non plus. Aux alentours, des champs considérables de grains et de légumes s'étendent sur les collines.

Vous avez là une petite esquisse des travaux entrepris et exécutés, par les soins et sous la direction de Mademoiselle M. . . Elle est d'une habileté et d'une énergie qu'on ne trouve que très rarement chez les colons. Accompagnée de ses servantes, elle visite elle-même ses champs, encourage et dirige les ouvriers, et pousse activement les travaux du défrichement.

A l'heure qu'il est, son entreprise est déjà couronnée du plus beau succès. Ses manières engageantes et sa générosité lui ont gagné l'estime de la population des environs, qui voit dans son établissement au milieu d'eux, un gage de prospérité pour l'avenir de leurs cantons.

C'est un exemple, croyons-nous aussi rare que beau et noble.

### Manière de conduire et de traiter les domestiques

Je parlerai, avant tout, des qualités à rechercher dans les domestiques : la probité, l'activité, la bonne volonté, l'ordre et la propreté. La probité est indispensable ; quant aux autres qualités, il ne faut épargner aucun effort pour les développer et on donner l'habitude aux domestiques. Il faut leur faire connaître, dès les premiers jours de leur arrivée, où se trouvent tous les objets dont ils ont à faire usage, et exiger qu'ils les remettent en place lorsqu'ils ont cessé de s'en servir.

La propreté doit régner sur la personne des domestiques, et dans tous les lieux confiés à leurs soins, leurs vêtements et leur linge doivent être toujours en bon état.

Une maîtresse de maison doit traiter ses domestiques avec douceur, mais sans faiblesse, et chercher à gagner leur confiance et leur attachement, à devenir leur conseiller, sans pour cela se familiariser avec eux, ni surtout les initier aux affaires intérieures de la famille. Elle fera bien de leur donner des conseils sur l'emploi de leurs économies ; souvent ils les emploient mal, et presque généralement ceux de la campagne consacrent le peu d'argent qu'ils ont à acheter un petit morceau de terre qu'ils payent deux ou trois fois sa valeur, et dont ils ne retirent qu'un bien médiocre revenu tant qu'ils sont domestiques. Il faut leur faire sentir l'avantage qu'ils auraient à accumuler leurs épargnes jusqu'à leur mariage ; c'est la crainte de mal employer ces épargnes si péniblement accumulées, qui détermine les domestiques à acheter des pièces de terre ; les caisses d'épargne les délivrent de toute inquiétude et sont pour eux le meilleur placement.

Il faut veiller à ce que les domestiques ne se laissent pas aller au goût de la toilette et aux folles dépenses qu'elle entraîne, mais exiger qu'ils soient propres et bien tenus. Lorsqu'on est parvenu à leur faire placer quelque argent à la caisse d'épargne, le désir et la possibilité d'augmenter leur petit pécule les excitent à de nouvelles économies, et leur donne la force de résister à la tentation de faire des dépenses inutiles.

Pour éviter que les domestiques aillent chercher des divertissements dans des lieux peu convenables, où ils perdraient leur temps et contracteraient de fâcheuses habitudes, on fera sagement de tâcher de les amuser, et de saisir de temps à autre les occasions de leur procurer d'honnêtes plaisirs qui ne puissent pas nuire aux devoirs de leur service.

Comme règle générale, il sera bien convenu, en engageant les domestiques, que nul d'entre eux ne pourra s'absenter de la maison, même les jours de fêtes, sans la permission des maîtres. On leur permet à la campagne d'aller aux noces et aux fêtes des villages voisins, où la famille se rend aussi ; la crainte de voir arriver leurs maîtres les empêche de se livrer à des jeux interdits ou à des excès de boisson dont ils auraient à rougir. Lorsqu'on est content d'eux, il est bon de leur donner